

l'Université de Rome, qui est l'un des principaux partisans de cette théorie, souligne la continuité de l'occupation humaine dans la région correspondant à l'Étrurie, depuis le début de l'âge du Bronze (II^e millénaire avant notre ère) jusqu'à l'âge du Fer avec la culture de Villanova (1000 à 700), dont on pense qu'est issue la culture étrusque. Ce modèle d'ethnogenèse est compatible avec l'idée d'Étrusques enracinés dans un peuple italique ancien, sans exclure l'apport d'influences extérieures – apport qui expliquerait certains éléments archéologiques tels que l'introduction à la fin de l'âge du Bronze de la coutume nord-alpine des sépultures à incinération ou encore l'importation d'objets et de traditions artisanales d'Asie mineure ou de Grèce.

Depuis quelques années, les partisans des trois théories tentent de les renforcer par des arguments génétiques. Ainsi, en 2007, la comparaison des gènes d'habitants du village toscan de Murlo, fondé par les Étrusques au VII^e siècle avant notre ère, avec ceux de Proche-Orientaux a indiqué une parenté. En 2013, sur la base de 150 échantillons de gènes d'Anatoliens, l'équipe de Silvia Ghirotto, de l'Université de Ferrare en Italie, a estimé que la migration suggérée par la parenté proche-orientale des habitants de Murlo, si elle a eu lieu, remonte à plus de 5000 ans...

Par ailleurs, en comparant les gènes de 30 Étrusques, de 27 Toscans médiévaux et de 370 Toscans d'aujourd'hui, les généticiens ont établi l'existence d'une certaine continuité entre les habitants de

la Toscane antique et une petite partie de ceux de la Toscane actuelle.

Pour S. Ghirotto, le groupe étrusque s'est bien constitué sur le territoire de l'Étrurie. Pour autant, une parenté génétique le relie aux habitants d'Europe centrale, particulièrement à ceux du Sud de l'Allemagne, et suggère qu'une migration a eu lieu. Quoi qu'il en soit, la biologie ne livre pas automatiquement la réalité historique. Les données et les statistiques qu'elle produit, aussi solides soient-elles, doivent être placées dans le contexte archéologique.

Inscriptions votives

En 1964, l'une des plus grandes découvertes de l'archéologie étrusque eut lieu dans le sanctuaire de Pyrgi, l'ancienne agglomération portuaire de Caeré. Des archéologues romains y mirent au jour trois inscriptions sur feuilles d'or. Ces *ex-voto* proclamant une offrande à la divinité étaient probablement clouées sur les portes ou les colonnes de bois du temple. Tandis que deux d'entre elles étaient rédigées en étrusque, la troisième l'était en phénicien. Or les épigraphistes parvinrent à montrer que le texte phénicien correspond à l'un des textes étrusques !

Le phénicien étant déchiffré, on a pu prendre connaissance du sens de l'une des inscriptions étrusques : celle-ci proclame que le souverain de Caeré a consacré un temple et une statue à la déesse Uni. Malheureusement trop courte pour faire office de pierre de Rosette étrusque, elle a tout de

L'AUTEUR



Martin BENTZ est archéologue à l'Université de Bonn, en Allemagne. Ses recherches

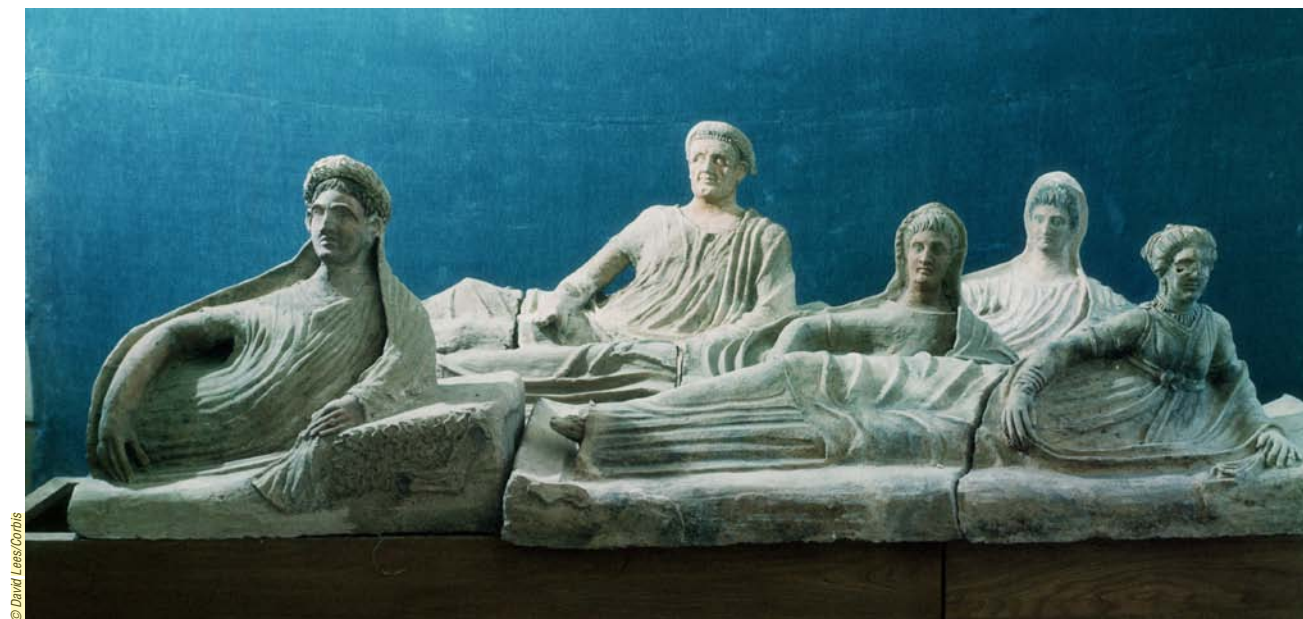
portent sur les cultures étrusque et grecque.



© Michele Altieri/shutterstock.com

LA CULTURE FUNÉRAIRE TÉMOIGNE

de l'importance qu'attachaient les Étrusques à la vie domestique. On sculptait les tombes troglodytes en forme de maison (ci-dessus, à Cerveteri), et l'on représentait sur les sarcophages les membres de la famille allongés au banquet (ci-dessous).



© David Lees/Corbis



Surveillance des biens archéologiques d'Emilie-Romagne



Stefano Marini

UNE SOURCE SACRÉE, au Nord-Est de Kainua, était recouverte par un édifice de 9 mètres par 7,5 abritant une vasque, d'où l'eau s'écoulait par un canal. À quelque distance, des socles de statues signalent une aire où l'on faisait des demandes de grâce à la divinité (*ci-dessus*). L'un des ex-voto retrouvés est une statuette de bronze d'une femme tenant un bourgeon de fleur dans la main droite et un pan de son chiton (*habit*) dans la main gauche (*à droite*). De style grec, elle représente peut-être Taran, l'Aphrodite étrusque.

même clarifié le sens de nombreux mots. Le bilinguisme pratiqué à Pyrgi témoigne aussi des relations étroites qu'entretenaient les Étrusques avec des Phéniciens, dont Carthage était une importante colonie en Méditerranée occidentale.

Depuis cette découverte, le corpus des inscriptions étrusques s'est enrichi jusqu'à compter aujourd'hui des milliers d'inscriptions, datant du VIII^e siècle tardif jusqu'au II^e siècle. Puisque l'alphabet étrusque dérive de l'alphabet grec, on sait les lire et souvent les comprendre. Une grande partie d'entre elles provient de l'ornementation peinte des tombes, les Étrusques ayant l'habitude d'y inscrire les noms des défunts, de leurs père et mère, leurs origines et leurs âges. Les inscriptions votives destinées à préciser dans quel but un objet était offert à la divinité constituent une autre grande classe d'inscriptions.

L'étrusque, une langue non indo-européenne

Les difficultés d'interprétation concernent surtout les rares textes étrusques longs, car ils contiennent des mots et des expressions n'apparaissant nulle part ailleurs. Dans la plupart des cas, le contexte est clair: il s'agit de formules rituelles, de calendriers de fêtes ou de contrats. Un exemple célèbre est fourni par les bandelettes de Zagreb, un manuscrit inscrit en étrusque sur une toile de lin, qui a servi à envelopper une momie égyptienne aujourd'hui conservée à Zagreb. Ce texte est composé de 1 200 mots et porte sur les festivités d'une ville étrusque inconnue. Autre exemple: la table de Cortone

(*Tabula cortonensis*) est un contrat de vente de terrain couché en quelque 200 mots.

Même s'il existait des textes assez longs, les Étrusques ne produisaient ni textes littéraires ni textes d'histoire. En revanche, les longs textes religieux devaient être abondants, mais ils ne sont connus que par les mentions romaines.

On n'a pas déchiffré complètement l'étrusque, mais on en sait assez pour savoir qu'il ne s'agit pas d'une langue indo-européenne, ce qui relance l'énigme de l'origine de la culture étrusque. Des recherches de linguistique comparative montrent que les liens avec le grec ou avec les langues italiques voisines ne concernent pas la structure de la langue et se limitent au vocabulaire.

Les fouilles menées par l'Université de Pérouse à Gravisca, l'agglomération portuaire de Tarquinia, illustrent l'importation d'idées et donc de mots dans la culture étrusque. Les archéologues ont identifié des produits d'importation de Phénicie, d'Égypte, de l'Est de la Grèce, de Sparte, de Corinthe et d'Athènes. Une ancre de pierre marquée du nom d'un certain Sostratos, originaire de l'île d'Égine face à Athènes dans le golfe Saronique, et des inscriptions retrouvées dans le sanctuaire du port attestent de la présence de Grecs.

Ces constatations illustrent que les Étrusques jouaient un grand rôle dans les échanges au sein de l'espace méditerranéen des VII^e et VI^e siècles avant notre ère. Comme les Phéniciens et les Grecs, ils se livraient à un intense commerce maritime au long cours, qui faisait passer des biens et des idées d'un pays

BIBLIOGRAPHIE

F. Savatier, *Un village gallo-étrusque à Lattes*, actualité *Pour la Science*, 2010 : <http://bit.ly/1AFvtKR>

M. Bentz et C. Reusser, *Marzabotto. Planstadt der Etrusker*, Philipp von Zabern, 2008.

E. Govi, *Marzabotto una città etrusca*, Ante Quem, 2007.

J.-P. Thuillier, *Les Étrusques*, Éditions du Chêne, 2006.